

CHAPITRE III.

DÉFECTION D'OLID. — MARCHÉ PÉRILLEUSE SUR HONDURAS.

— EXÉCUTION DE GUATEMOZIN.

— DONA MARINA. — ARRIVÉE A HONDURAS.

1524 — 1526.

Nous avons vu que Christoval de Olid avait été envoyé par Cortés pour fonder une colonie à Honduras. L'expédition eut des conséquences qu'il était impossible de prévoir. Étourdi par l'orgueil de commander, Olid, lorsqu'il eut atteint le lieu de sa destination, résolut de se rendre indépendant. L'éloignement où il était de Mexico semblait lui promettre l'impunité; mais il connaissait mal Cortés s'il croyait qu'aucune distance pût mettre un rebelle à l'abri de sa vengeance.

La nouvelle de la défection d'Olid fut lente à parvenir jusqu'à Cortés; mais il n'en fut pas plus tôt informé qu'il dépêcha à Honduras un fidèle officier, son parent, Francisco de Las Casas, avec l'ordre d'arrêter le rebelle. Las Casas fit naufrage sur la côte et tomba dans les mains d'Olid; mais parvenu néanmoins à provoquer une insurrection dans la nouvelle colonie, il s'empara de la personne d'Olid, et lui fit trancher la tête sur la place du marché de Naco (1).

Le seul de ces faits qui parvint à la connaissance de Cortés fut le naufrage de son lieutenant. Il comprit les funestes conséquences que pourrait avoir l'exemple d'Olid, si sa trahison restait impunie, et résolut d'aller la châtier lui-même. Il comptait mettre aussi à profit cette expédition à Honduras pour étudier les ressources du pays, abondant, disait-on, en richesses minérales; peut-être même découvrirait-il le point de communication entre les deux océans qui avait jusqu'ici

(1) *Carta quinta de Cortés*, Ms.

échappé aux recherches des navigateurs espagnols. Il fut encore poussé à prendre ce parti par les embarras qu'on lui suscitait depuis quelque temps dans la capitale. Plusieurs fonctionnaires avaient été envoyés récemment de la mère-patrie, dans le but ostensible d'administrer les revenus coloniaux; mais c'étaient autant d'espions de la conduite du général. Ils lui suscitaient mille tracasseries et envoyaient à la cour les rapports les plus malveillants sur ses desseins et ses actes. Cortés, en un mot, depuis qu'il avait été créé gouverneur général du pays, avait moins de pouvoir réel que lorsqu'il n'avait aucune commission royale.

Les troupes espagnoles qu'il emmena avec lui n'excédaient probablement pas cent cavaliers et quarante à cinquante fantassins, auxquels il ajouta environ trois mille auxiliaires indiens (2). De ce nombre étaient Guatemozin et le cacique de Tacuba, ainsi qu'un petit nombre d'Aztèques de haut rang, que leur importance aux yeux de leurs compatriotes rendait un noyau dangereux en cas de mécontentements. La suite personnelle du général se composait de plusieurs pages, jeunes gens de bonne famille, entre autres de Montéjo, le futur conquérant du Yucatan; d'un maître d'hôtel et d'un intendant, de plusieurs musiciens, danseurs, jongleurs et bouffons, cortège plus digne d'un satrape oriental que d'un vaillant cavalier espagnol (3); et pourtant le reproche de mollesse est plus que réfuté par les périls et les fatigues de la terrible expédition qu'il mena à bonne fin.

Cortés se mit en marche le 12 octobre 1524. Il rencontra sur les pentes des Cordillères un grand nombre de ses anciens compagnons d'armes, qui firent le plus cordial accueil à leur général: plusieurs abandonnèrent même leurs proprié-

(2) *Carta de Albornos*, Ms., Mexico, dec. 15, 1525. *Carta quinta de Cortés*, Ms.

Les autorités ne sont pas d'accord sur le nombre des auxiliaires indiens qui dut varier à chaque pas de la marche de Cortés à travers le plateau.

(3) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 174.

tés pour suivre l'expédition (4). Cortés fit halte dans la province de Coatzacoalco (Huasacoalco), afin de recueillir les renseignements que parent lui donner sur sa route les indigènes de Tabasco. Ils lui fournirent une carte où étaient indiqués les principaux lieux fréquentés par les marchands indiens qui parcouraient ces vastes régions. A l'aide de cette carte, d'une boussole et des guides qu'il put rencontrer de temps en temps, Cortés n'hésita pas à traverser cette vaste étendue de terrain qui forme le sol du Yucatan et s'étend de la rivière Coatzacoalco au sommet du golfe d'Honduras. « Je ferai à Votre Majesté, » dit-il au commencement de sa lettre à l'empereur, où il raconte cette expédition, « je ferai à Votre Majesté, selon mon ordinaire, le récit des événements les plus remarquables de mon voyage, événements dont chacun pourrait être le sujet d'un récit à part. » Cortés n'exagérait pas (5).

La petite armée, au commencement de sa marche, traversa des terrains bas et marécageux, entrecoupés de nombreux petits ruisseaux qui alimentent le Rio de Tabasco et les autres rivières qui vont se jeter au nord dans le golfe du Mexique. On passa les plus petits courants d'eau à gué ou dans des ca-

(4) De ce nombre était le capitaine Diaz. Il quitta toutefois la rianté ferme qu'il occupait dans la province de Coatzacoalco de très-mauvaise grâce pour se joindre à l'expédition. « Mais Cortés l'ordonnait, et nous n'osions dire non, » observe le vétéran. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 175.

(5) Cette célèbre lettre, qui n'a jamais été publiée, est ordinairement désignée sous le nom de *Carta quinta*, ou cinquième lettre de Cortés. Presque aussi longue que les plus longues lettres imprimées du conquérant, elle est écrite dans le même style clair, simple, expressif, et aussi pleine d'intérêt que les précédentes. Cortés y fait un minutieux récit de l'expédition de Honduras, ainsi que des événements de l'année suivante. Cette lettre n'est pas datée; mais il est probable qu'elle fut écrite dans la même année à Mexico. Le manuscrit original appartient à la bibliothèque impériale de Vienne, qui contient un grand nombre de documents précieux relatifs à l'histoire d'Espagne, les sceptres de l'Empire et de Castille se trouvant alors dans la même main.

nots. Les cavaliers, assis dans les canots, tenaient par la bride leurs chevaux qui suivaient à la nage. On traversa les rivières sur des ponts flottants. Pour donner une idée des difficultés du chemin, il suffira de dire que les Espagnols ne construisirent pas moins de cinquante de ces ponts sur une distance de moins de cent milles (6)! L'un d'eux avait plus de neuf cents pas de longueur. A ces obstacles, il faut ajouter la pénurie des subsistances. Les indigènes brûlaient fréquemment leurs villages à l'approche des Espagnols, et ne leur laissaient qu'un monceau de ruines.

J'élude la longue énumération des villes indiennes situées sur la route de l'armée, dont les noms sont sans doute tombés en désuétude, et qui dans tous les cas n'ont jamais trouvé place sur aucune carte du pays (7). La première ville considérable que Cortés rencontra fut Iztapan, agréablement située au milieu d'une région fertile, sur le bord d'un des tributaires du Rio de Tabasco. Telle était l'extrémité où les Espagnols se trouvaient déjà réduits, dans le cours d'un petit nombre de semaines, que la vue d'un village au milieu de ces solitudes était saluée par un cri de joie répété par les échos de tous les bois environnants. L'armée n'était plus qu'à une marche de l'ancienne ville de Palenque, objet de tant d'hypothèses savantes de nos jours. Le village de *Las tres Cruzas*, situé à vingt ou trente milles de Palenque, offre encore, dit-on,

(6) « Es tierra mui baja y de muchas sienegas, tanto que en tiempo de invierno no se puede andar, ni se sirve sino en canoas, y con pasarla yo en tiempo de seca, desde la entrada hasta la salida de ella, que puede aver veinti leguas, se hizieron mas de cinquenta puentes, que sin se hazer, fuera imposible pasar. » *Carta quinta de Cortés*, Ms.

(7) J'ai examiné quelques-unes des plus anciennes cartes du pays dressées par des géographes espagnols, français et hollandais pour déterminer la route de Cortés. On trouve dans la bibliothèque, de l'université américaine d'Harvard, une précieuse collection de ces cartes faite par le savant Allemand Ebeling. Je n'y ai pu découvrir que quatre ou cinq des lieux indiqués par le général. Ce sont les lieux mentionnés dans le texte, et, malgré leur petit nombre, ils suffisent pour indiquer la direction générale de la marche de l'armée.

un monument du passage des conquérants, les trois croix qu'ils y auraient plantées. Pourtant le récit de Cortés ne fait aucune mention de cette ancienne capitale.

Était-elle encore à cette époque le siège de la populeuse et florissante communauté qui a dû l'occuper autrefois, à en juger par l'étendue et la magnificence de ces ruines; ou n'était-elle plus déjà qu'un monceau de décombres enseveli sous la végétation sauvage qui la dérobe aux pays voisins? Dans le premier cas, le silence de Cortés s'expliquerait difficilement.

En quittant Iztapan, les Espagnols traversèrent un pays dont le sol également bas et marécageux était entrecoupé de terrains cultivés, et couvert de forêts de cèdre et d'acajou, d'une profondeur sans limites. Le feuillage des arbres jetait de si épaisses ombres, que les soldats de Cortés ne savaient où poser le pied (8). Pour mettre le comble à leur embarras, leurs guides désertèrent, et du sommet des plus grands arbres ils ne voyaient que cet océan de forêts ondulantes. La carte et la boussole leur fournissaient seules quelques indications pour sortir de ce sombre labyrinthe. Cortés et ses officiers, parmi lesquels se trouvait le persévérant Sandoval, étudiaient avec anxiété la direction probable de la route. Leurs faibles provisions de bouche s'étaient épuisées entièrement, et ils apaisaient leur faim avec les racines qu'ils déterraient ou avec les baies sauvages. Beaucoup d'Espagnols tombèrent malades et un grand nombre d'Indiens périrent.

Lorsqu'enfin la petite armée sortit de ces lugubres forêts, elle trouva sa route coupée par une rivière d'une grande profondeur et beaucoup plus large que toutes celles qu'on avait traversées jusqu'ici. Les soldats découragés firent éclater leurs murmures contre leur général qui les plongeait de plus en plus dans ces solitudes sans bornes, où ils devaient laisser leurs

(8) «Donde se ponian los pies en el suelo acia arriba la claridad del cielo no se veia, tanta era la espesura y alteza de los árboles, que aunque se subian el algunos, no podian descubrir un tiro de piedra.» *Carta quinta de Cortés*, Ms.

ossements. En vain Cortés les engagea à construire un pont pour gagner la rive opposée; ce travail leur semblait au-dessus de leurs forces épuisées. Il fut plus heureux dans son appel aux auxiliaires Indiens, dont la prompte obéissance fit honte aux Espagnols. Ils se mirent à l'œuvre à leur tour avec tant de zèle, qu'ils achevèrent le pont en quatre jours, malgré l'épuisement de leurs forces. Il ne leur restait pas du reste d'autre expédient pour se tirer de leur situation périlleuse. Le pont se composait de mille poutres de bois de l'épaisseur du corps d'un homme et de soixante-six pieds de long (9). Ces poutres bien jointes composaient une solide structure que le feu seul, dit Cortés, pouvait détruire. Il excita l'admiration des indigènes, qui vinrent de très-loin pour le voir, et le pont de Cortés fut pendant de longues années le monument de son énergique persévérance.

L'arrivée de l'armée sur les bords opposés de la rivière lui suscita de nouvelles difficultés. La terre était si marécageuse que les chevaux avaient de la fange jusqu'au poitrail, quelquefois même ils disparaissaient presque tout entiers dans des fondrières. On avait toutes les peines du monde à les retirer de cette tourbe boueuse, en couvrant le sol de branchages, et un ruisseau d'eau courant à travers le marécage permettait aux pauvres animaux d'échapper à la nage (10). Les

(9) Porque lleva mas que mil bigas, que la menor es casi tan gorda como un cuerpo de un hombre, y de nueva y diez brazas en largo.» *Carta quinta de Cortés*, Ms.

(10) «Pasada toda la gente y cavallos de la otra parte delalcon dimos luego en un gran çienega, que durava bien tres tiros de ballesta, la cosa mas espantosa que jamas les gentes viéron, donde todos los cavallos de sencillados se sumiéron hasta las orejas sin parecerse otra cosa, y querer forcejar á salir sumiansen mas, de manera que alli perdimos toda la esperanza de poder escapar cavallos ningunos, pero todavia comenzámos á trabajar y componerles haçes de yerba y ramas grandes de bajo, sobre que se sostuviesen y no se sumiesen, remediavanse algo, y andando trabajando y yendo y viniendo de la una parte á la otra, obrióse por medio de un calejon de agua y çieno, que los cavallos comenzaron algo á nadar, y con esto plugo

Espagnols atteignirent ensuite un vaste terrain montant, dont les champs cultivés, couverts de maïs, d'*agi* ou poivre du pays et d'*yuca*, indiquaient l'approche de la capitale de la fertile province d'Aculan. On était au commencement du Carême de 1525, époque mémorable par un événement dont j'emprunterai les particularités au propre récit de Cortés.

Ce fut en ce lieu qu'un des Indiens convertis révéla au général une conspiration tramée par Guatemozin, de concert avec le cacique de Tacuba et quelques autres des principaux nobles indiens pour massacrer les Espagnols. Ils devaient saisir le moment où l'armée serait engagée dans quelque défilé ou dans quelque affreux marais comme celui dont elle venait de sortir. Les Mexicains, bien plus nombreux, croyaient avoir ainsi bon marché des Espagnols pris à l'improviste. Après le massacre de ces derniers, les Indiens devaient continuer leur marche sur Honduras et détruire les établissements espagnols qui venaient d'y être fondés. Ces premiers succès amèneraient nécessairement une insurrection dans la capitale et dans tout le pays. Les Espagnols seraient exterminés jusqu'au dernier, et les vaisseaux saisis dans les ports pour empêcher toute nouvelle expédition de traverser les mers.

Dès que Cortés connut les particularités de ce dangereux complot, il fit arrêter Guatemozin et les seigneurs aztèques de sa suite. Ces derniers convinrent du fait de la conspiration, mais ils alléguèrent pour se justifier qu'elle avait été tramée par Guatemozin, et qu'ils avaient refusé d'y prendre part. Guatemozin et le cacique de Tacuba ne firent aucun aveu, mais ils ne nièrent pas non plus la vérité de l'accusation, persistant dans un obstiné silence. Tel est du moins le récit de Cortés (11). Bernal Diaz, qui faisait partie de l'expédition, nous assure au contraire que Guatemozin et le cacique de Tacuba protestèrent de leur innocence. Plus d'une fois ils avaient pu

á Nuestro Señor que salieron todos sin peligro ninguno. » *Carta quinta de Cortés, Ms.*

(11) *Carta quinta de Cortés, Ms.*

s'entretenir ensemble de leurs souffrances, et dire que la mort était préférable au spectacle des misères de leurs pauvres compagnons indiens. Ils convinrent aussi qu'un projet d'insurrection contre les Espagnols avait été discuté par les Aztèques, mais Guatemozin en avait aussitôt découragé les auteurs, et aucun plan de ce genre ne pouvait être exécuté sans son consentement (12). Ces protestations ne sauvèrent point ces infortunés princes, et Cortés, convaincu de leur crime ou affectant de l'être, ordonna leur exécution immédiate.

Guatemozin, conduit à l'arbre fatal, montra toute l'intrépidité d'autrefois. « Je savais, bien, dit-il, qu'il ne fallait pas compter sur vos promesses, Malintzin ; je savais bien que tel était le sort que vous me destiniez, depuis le jour où j'aurais dû périr de ma propre main avant votre entrée dans ma ville de Tenochtitlan. Pourquoi me tuez-vous si injustement ? Dieu vous demandera compte de ma mort ! (13) » Le cacique de Tacuba, protestant de son innocence, déclara qu'il ne pouvait désirer un meilleur sort que celui de mourir à côté de son seigneur. Les malheureux princes, ainsi qu'un ou plusieurs nobles aztèques, on ignore le nombre des victimes, furent pendus aux branches d'un *ceyba* qui ombrageait la route (14).

Tel fut le triste sort de Guatemozin, que nous pourrions appeler le dernier des Aztèques, car à compter de ce jour, la nation, abattue et sans chef, se résigna à sa destinée, et, sans presque tenter un seul effort, courba la tête sous le joug. Entre tous les rois barbares, il en est peu qui aient autant de droits à

(12) *Hist. de la conquista, cap. 177.*

(13) *Hist. de la conquista, ubi sup.*

(14) D'après Diaz, Guatemozin et le cacique de Tacuba avaient embrassé tous les deux la religion de leurs conquérants, et ils furent confessés par un moine franciscain avant leur exécution. La même autorité nous assure qu'ils étaient, pour des Indiens, de très-bons chrétiens croyant fermement et sincèrement. (*Hist. de la conquista, loc. cit.*) On se rappelle, en lisant ces lignes, les dernières heures de Caupolican, converti au christianisme par les mêmes hommes qui attachèrent au bûcher. Voyez cette scène affreuse avec le coloris d'un maître dans l'*Araucana*, canto 34.